





CORINNE VEZZONI,

UNE RELATION PARTICULIÈRE À LA MINÉRALITÉ

Le milieu encore très masculin de la construction et du chantier imagine mal qu'une femme soit devenue maître dans l'emploi du béton. Honorée en 2015 du prix des Femmes Architectes lancé par l'ARVHA ⁽¹⁾, Corinne Vezzoni s'est fait connaître par plusieurs réalisations mettant en œuvre des bétons d'une grande force plastique, en particulier le Centre de Conservation et de Ressources du MuCem à Marseille.



Pourquoi cette affection profonde pour le béton, ce plaisir à l'utiliser ?

Corinne Vezzoni : J'ai grandi au Maroc, à Casablanca où l'architecture moderne a produit des bâtiments magnifiques. Inconsciemment cette présence m'a nourrie. Je me souviens de l'école Jules Ferry, des villas aux murs blancs et des architectures de

béton brut, de celles, puissantes, de l'architecte Jean-François Zevaco.

Mon envie de travailler avec ce matériau commence sans doute là-bas. Puis, j'ai été élevée dans le sud et j'habite aujourd'hui à Marseille. Ceux qui, comme moi, vivent avec le soleil, comprennent ce que cela veut dire. Il ne s'agit pas seulement de l'accueillir. Il faut aussi s'en protéger, tamiser sa lumière, savoir s'en préserver. D'où cette notion d'abri, d'ombre, d'intimité qui, en architecture, se traduit par une forme de pudeur, le refus de tout révéler d'un bloc, sèchement, sans poésie. Ne pas tout énoncer tout de suite laisse la place à un peu de mystère, donne au projet cette part d'âme dont il a tant besoin.

Vous préférez ne pas concevoir des parois transparentes, un cheval de bataille de tant de maîtres d'œuvre ?

Je travaille à Marseille où il y a une relation particulière à la minéralité, à la violence des éléments : violence

de la lumière, violence du vent, de la géographie, de la topographie. Rien ici n'est entre-deux, comme souvent en Méditerranée : rocs blanc à nu, paysage aride. La végétation pousse avec effort, par manque d'eau, s'accroche à la roche pour résister à la brusquerie des ravinelements. Terre de contraste. La botanique explique pourquoi les plantes sentent si fort dans le sud, alors qu'elles sont presque sans odeur dans le nord. Prenez les tulipes en Hollande. Bien arrosées, épanouies, leurs couleurs éclatent. En revanche, elles exhalent peu de parfums. Chez nous, le thym, le romarin, les cistes luttent pour exister et parfois souffrent. Pour économiser l'eau, la préserver car ils en manquent, pour dépenser moins d'énergie, pas de fleurs fastueuses mais des fleurs plus petites, pas de couleurs trop pimpantes, mais plus subtiles presque éteintes parfois : des gris bleutés, argentés, des parmes, des roses pâles. En développant moins de surface au soleil, elles se protègent de la chaleur et minimisent l'évaporation qui, en revanche, concentre leurs essences. Cette idée de protection, de resserrement, de concentration pour atteindre plus d'efficacité, ce processus de recroquevillement pour atteindre plus de force dans le déploiement m'intéresse. Cela peut paraître loin du béton et pourtant, cela m'a conduit à l'idée d'épaisseur, de densité. De masse aussi, qu'il faut bien sûr ordonner, travailler, cadrer, afin de la conduire vers l'épanouissement. Pour la rendre plus puissante, plus spectaculaire à mon sens, il faut y ajouter de la profondeur de champ, aux antipodes des parois, des plans verticaux minces et des pelliculages qui ne sont finalement que des surfaces et donnent des sensations de fragilité. Un peu comme au cinéma.



Malgré tous les efforts pour imiter le réel, ce qui est perçu n'a pas la même valeur, la même réalité, la même vigueur que l'immersion dans le paysage.

A partir de là, le béton me semble le matériau idéal pour porter ce que je veux transmettre. Et pas seulement à l'extérieur. A l'intérieur aussi. La masse, l'opacité préservent le mystère, donnent envie de découvrir ce qu'elles cachent, créent le mouvement en stimulant le besoin d'entrer. Je rejoins là l'histoire de la ville méditerranéenne, de la villa grecque à la ville romaine, de la kasbah au village groupé. Derrière les murs, la vie s'épanouit dans des patios, des cours, se déploie jusqu'aux terrasses habitées, entre ombre et lumière. Les vues aériennes très précises dévoilent encore aujourd'hui cette profusion. La matière se creuse, travaillée par une géométrie dont on ne sait plus si elle est naturelle ou savante ou peut-être les deux. L'épaisseur s'excave pour abriter aussi bien les hommes que leurs jardins, bien plus nombreux qu'en dehors de la maison.

Est-ce que la pierre pourrait jouer le même rôle ?

Oui et non. Bien sûr, elle peut répondre à ces préoccupations. Mais la grande différence tient à la matière elle-même. La pierre si merveilleuse soit-elle n'en est pas moins rigide. Le béton lui se coule. Bloc d'un côté, liquide de l'autre. Taille et stéréotomie pour l'une, moule fluidité/solidité pour l'autre. Et il ne faut pas se tromper. Le béton, les bétons avec leurs composants

et leurs propriétés, leurs caractéristiques toujours plus sophistiquées, avec leurs armatures, leurs pré – et post – tensions autorisent à travers leur très haute technicité des constructions d'une variété formelle sans fin, que ne peut pas offrir la pierre. Son éventail d'applications est sans commune mesure. Prenons l'exemple de l'Unité d'habitation de Le Corbusier où j'ai mes bureaux. Impossible de ne pas être frappé par la plasticité et la puissance des piles tronconiques qui la portent. Le béton répond exactement, dans la lumière, à ce que Le Corbusier cherchait : l'expression des forces à l'œuvre dans l'économie de moyens, mais aussi l'expression de la valeur intrinsèque du béton à cet endroit précis, avec ses sables et ses agrégats qui rejoignent cette couleur si particulière de Marseille, entre sel et calcaire.

Autre exemple et pour pointer la capacité du béton à intégrer une panoplie large de technologies des plus simples aux plus sophistiquées, nous finissons bientôt le chantier du Lycée d'enseignement Saint-Mitre, à Marseille encore. A côté, il y a la vieille église charmante du même nom. Notre béton brut en reprend dans la masse les teintes ocre sel. Pour les murs coulés en une seule

PAGE 30 : Le chantier du Lycée d'enseignement Saint-Mitre devant l'église Saint-Mitre, Marseille. Livraison 2017.

PAGE 32 ET PAGE 33 : Le Centre de Conservation et de Ressources du MuCem, Marseille, 2012.





passé, il noie un isolant central maintenu vertical par un système tout simple de petites barres transversales : intégration des exigences d'isolation thermique liées aux préoccupations environnementales et sensibilité à l'esprit du lieu.

Vous voulez dire que le béton peut ancrer l'architecture dans son site ?

Mais bien-sûr ! Nous travaillons en ce moment sur un Centre de formation d'apprentis ⁽²⁾ au large de Saint-Rémy-de-Provence, à Mallemort exactement, à juste 10 km de l'abbaye romane de Silvacane. Comme l'institution se trouve à l'écart, il y a un internat en plus des lieux d'enseignement. Tout autour, il y a de grands mas provençaux avec leurs parcelles agricoles dont les terres sont issues des alluvions épaisses, presque ocre, déposées il y a des millénaires par le Rhône et la Durance quand ils ne faisaient alors qu'un seul et même fleuve. Pour ancrer l'architecture, la faire quasi sourdre des sols, nous utilisons pour le béton, les cailloux pris sur place et les sables du Roussillon. Ensuite, une fois banché, coulé, séché, nous l'attaquons par bandeaux horizontaux, avec

plus ou moins d'intensité, pour dévoiler ses richesses granulométriques, du plus lisse au plus rugueux, manière de révéler sa consistance, ses matières, ses agrégats, sa réalité même. C'est simple et beau.

Pour finir, je veux souligner une autre des caractéristiques fondatrices du béton. Pensé, travaillé, soigné, traité avec respect, il rejoint la force, le caractère natif de la pierre, mais aussi de la terre crue et s'inscrit dans cette lignée séculaire des matériaux nobles.

Propos recueillis par Jean-François Pousse

(1) ARVHA : Association pour la Recherche sur la Ville et l'Habitat

(2) CFA de Mallemort : Centre de Formation et d'Apprentis des Travaux Publics de la région PACA.